

LE ROMAN

Journal des Feuilletons Marseillais

PUBLIANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI

Marseille et les départements du Gard, Var, Vaucluse et B.-Alpes. 3 mois, F. 2 — 6 mois, F. 3 50 — 1 an, F. 7 »
Autres départements. 3 id., 2 50 — 6 id., 4 50 — 1 id., 9 »

SOMMAIRE : *Le Sorcier de Septèmes*, par Jacques Soulier. — *Les Mâtineurs de Marseille*, par Xavier de Maistre. — *Le Relais de la Nuit*, par Xavier de Maistre.

LE SORCIER DE SEPTÈMES

*I. — On l'on trouve une nouvelle preuve, qu'un mari est sou-
vent mal aimé d'arriver chez lui à l'improviste et qu'il
court risques de mal soupçonner quand son feu est éteint et sa
femme contrariée.*

C'était un soir de l'automne de 1867. Le vent soufflait en tempête, la pluie tombait par ondées intermittentes et de nombreux éclairs sillonnaient le ciel, mêlés, par intervalles rapprochés, aux raques grondements de la foudre.

Un cavalier, que l'obscurité empêchait de distinguer, parcourait en ce moment la route d'Aix à Marseille, et, à la façon dont il talonnait sa monture, ainsi qu'à la manière dont l'animal répondait, à son impatience, il était facile de conclure qu'ils étaient aussi pressés l'un que l'autre d'arriver au but de leur voyage.

Un observateur même, en voyant l'allure de cheval s'accélérer, au lieu de se ralentir, au fur et à mesure qu'il avançait, n'aurait pas eu de peine à deviner que ce gîte était proche et qu'il se restait plus que quelques efforts à faire pour l'atteindre.

Quelques minutes après, en effet, une vive succession d'éclairs ayant tout-à-coup illuminé le paysage, on put apercevoir le bourg de Septèmes se profiler à peu de distance.

Le cheval, à cet aspect, poussa un hennissement de satisfaction, prit le galop et s'engagea de lui-même dans la rue qui conduisait le plus directement sur la place publique du village, mais, au lieu de pousser jusque sur l'esplanade, il s'arrêta brusquement à une trentaine de pas de là, devant une grande et vieille porte cochère qu'il se mit aussitôt à flairer et à resiffler, comme si, à travers la clôture, il avait pu découvrir la fosse litière et l'excellente provende auxquelles il était sans doute habitué et que, ce soir-là du reste, il paraissait avoir si laborieusement gagnées.

Le cavalier, de son côté, mit pied à terre, essaya le licou et, le trouvant arrêté, s'arc-bouta devant le milieu des deux battants et essaya en vain de les ouvrir en leur imprimant une violente poussée.

La porte résista.

L'homme alors retourna le manche de son fouet et en asséna plusieurs coups successifs sur le haut d'un des battants, mais, quelque force qu'il y mit, ses appels parurent s'obtenir aucun résultat.

Rien ne remua dans l'intérieur.

— Parbleu ! — murmura le cavalier, après plusieurs nouvelles tentatives demeurées également infructueuses, — étant senté, ma femme aura fermé la cour avec la barre et les verrous, et, de coin de son feu, elle ne saurait, par un temps pareil, entendre les appels que je lui adresse. Resté là, mon brave Fend-l'Air, je vais cogner à la porte de devant, et ce sera bien le diable si dans quelques secondes tu n'es pas dans ton curie.

Cela dit, il heurta le mur devant lequel il se trouvait, tourna l'angle de la place et s'arrêta devant la porte cin-

trée d'une maison d'assez belle apparence, sous une sorte d'avent au-dessus duquel grinçait, suspendue à une longue tringle en fer, un de ces enseignes d'auberge dont on voit encore de nombreux spécimens dans nos villages et dans la plupart de nos petites villes.

Là il leva le heurtoir et le laissa retomber avec force contre le bouton de la porte. La place entière retentit du coup, et cependant la maison continua à demeurer close et silencieuse.

— Ah ça ! s'écria alors notre voyageur en renouvelant ses coups de heurtoir avec une impatience manifeste, est-ce qu'en serait mort là-dedans ?... Je suis trompé comme une soupe et l'en se laisse ainsi gober le marmot... Par la mort-Dieu ! Pour peu que Catherine tarde encore à venir m'ouvrir, le veau être prend, comme mon Lion-d'Or qui se déteste là-haut, si je m'enfonce pas la porte.

Mais, honteusement pour cette dernière, il s'eût pas à mettre sa menace à exécution. Au moment même où il perdait toute patience en même temps que tout espoir de se faire entendre, de faibles jets de lumière apparurent de l'intérieur, et l'on eût vu de femme demander :
— Qui donc vient frapper ainsi à pareille heure ? Le couvre-feu est sonné ; je suis seule et malade ; je n'ouvre à personne.

— Mais, par l'enfer ! c'est moi, Catherine.

— Qui, moi ?

— Ambroise donc... ton mari.

— Ambroise ?

— Et oui, par tous les diables ! Est-ce que tu ne reconnais plus ma voix maintenant ?

— Oh ! si ! si ! je te reconnais bien actuellement et je vais t'ouvrir tout de suite.

Et comme elle se mettait en devoir de tirer le verrou :

— Laisse cette porte, lui cria celui dont nous venons d'apprendre le nom, et dépêche-toi d'aller m'ouvrir du côté de la cour. Il y a là Fend-l'Air qui a autant de hâte que moi de pouvoir se mettre à Fabri.

Quelques minutes après, en effet, le brave cheval était bouchonné et confortablement établi sur une épaisse litière toute fraîche et devant un râtelier rempli de ce foin odorant que seules les prairies naturelles produisent.

Son maître s'était, de son côté, débarrassé de ses housses de cuir, de son grand chapeau de feutre gris, de sa limousine de grosse laine d'où l'eau dégouttait comme si on l'avait trempée dans la rivière, et, après avoir remplacé sa chaussure de voyage par une forte paire de sabots, il faisait son entrée dans une pièce basse qui, d'après la façon dont elle était disposée, et, selon la mode usitée encore aujourd'hui dans les campagnes, devait servir à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher aux maîtres de la maison.

— Ouf ! s'écria-t-il aussitôt on s'approchant de la vaste cheminée qui se trouvait sur le côté droit de la pièce et dans l'âtre de laquelle un reste de feu achevait de se consumer, — euf !... quel temps !... une pluie à mouiller un canard, un vent à décorner les vaches... un vrai bacchaanal, quoi !... Hrrr... je suis tout trempé !... Et toi, — ajouta-t-il en s'adressant à sa femme qui le suivait, portant un fagot qu'elle s'occupait d'éteindre en ce moment, — et toi, qui me laisses près d'un quart d'heure me morfondre à la porte !...

— Oh ! un quart d'heure !... répliqua cette dernière d'un ton revêché, pourquoi pas une année.

— Oui, oui, un quart d'heure ! et peut-être davantage.

— Ma foi ! j'ai souffert de la migraine toute la journée. Aussi me suis-je couchée à la tombée de la nuit et j'avais

Le Sorcier de Septèmes

Jacques Sincère



**Le Roman, Journal des feuilletons Marseillais, Marseille,
1873**

Exporté de Wikisource le 25/06/2018

Le Roman — Journal des feuilletons Marseillais
(Roman-feuilleton des publications du :
23, 27, 30 janvier, 3 et 6 février 1873)

Le Sorcier de Septèmes

PAR

JACQUES SINCÈRE

1^{er} Juin. — N° 135. Le Numéro 15 centimes. Jeudi 21 Janvier 1873.

LE ROMAN

JOURNAL DES FEUILLETONS MARSEILLAIS

Publié par le directeur de la presse.

Administrateur: M. J. SINCÈRE. Rédacteur: M. J. SINCÈRE. Directeur: M. J. SINCÈRE.

Imprimerie: M. J. SINCÈRE. 10, rue de la République, Marseille.

LE SORCIER DE SEPTÈMES

CHAPITRE I.

LE SORCIER DE SEPTÈMES

Il y avait un an de l'arrivée de 1873. Le mal marseillais... (Text continues with the beginning of the story, describing the state of Marseille and the arrival of the 'Sorcier de Septèmes').

Marseille

1873

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

LE SORCIER DE SEPTÎMES

*I. Où l'on trouve une nouvelle preuve,
qu'un mari est souvent mal avisé
d'arriver chez lui à l'improviste et
qu'il court risque de mal souper
quand son feu est éteint et sa femme
contrariée.*

C'était un soir de l'automne de 1867. Le vent soufflait en tempête, la pluie tombait par ondées intermittentes et de nombreux éclairs sillonnaient le ciel, mêlés, par intervalles rapprochés, aux rauques grondements de la foudre.

Un cavalier, que l'obscurité empêchait de distinguer,

parcourait en ce moment la route d'Aix à Marseille, et, à la façon dont il talonnait sa monture, ainsi qu'à la manière dont l'animal répondait, à son impatience, il était facile de conclure qu'ils étaient aussi pressés l'un que l'autre d'arriver au but de leur voyage.

Un observateur même, en voyant l'allure du cheval s'accélérer, au lieu de se ralentir, au fur et à mesure qu'il avançait, n'aurait pas eu de peine à deviner que ce gîte était proche et qu'il ne restait plus que quelques efforts à faire pour l'atteindre.

Quelques minutes après, en effet, une vive succession d'éclairs ayant tout-à-coup illuminé le paysage, on put apercevoir le bourg de Septèmes se profiler à peu de distance.

Le cheval, à cet aspect, poussa un hennissement de satisfaction, prit le galop et s'engagea de lui-même dans la rue qui conduisait le plus directement sur la place publique du village, mais, au lieu de pousser jusque sur l'esplanade, il s'arrêta brusquement à une trentaine de pas de là, devant une grande et vieille porte cochère qu'il se mit aussitôt à flairer en reniflant, comme si, à travers la clôture, il avait pu découvrir la bonne litière et l'excellente provende auxquelles il était sans doute habitué et que, ce soir-là du reste, il paraissait avoir si laborieusement gagnées.

Le cavalier, de son côté, mit pied à terre, essaya le loquet et, le trouvant arrêté, s'arc-bouta devant le milieu des deux battants et essaya en vain de les ouvrir en leur imprimant une violente poussée.

La porte résista.

L'homme alors retourna le manche de son fouet et en asséna plusieurs coups successifs sur le haut d'un des battants, mais, quelque force qu'il y mit, ses appels parurent n'obtenir aucun résultat.

Rien ne remua dans l'intérieur.

— Parbleu ! — murmura le cavalier, après plusieurs nouvelles tentatives demeurées également infructueuses, — étant seule, ma femme aura fermé la cour avec la barre et les verrous, et, du coin de son feu, elle ne saurait, par un temps pareil, entendre les appels que je lui adresse. Reste là, mon brave Fend-l'Air, je vais cogner à la porte de devant, et ce sera bien le diable si dans quelques secondes tu n'es pas dans ton écurie.

Cela dit, il longea le mur devant lequel il se trouvait, tourna l'angle de la place et s'arrêta devant la porte cintrée d'une maison d'assez belle apparence, sous une sorte d'auvent au-dessus duquel grinçait, suspendue à une longue tringle en fer, une de ces enseignes d'auberge dont on voit encore de nombreux spécimens dans nos villages et dans la plupart de nos petites villes.

Là il leva le heurtoir et le laissa retomber avec force, contre le bouton de la porte. La place entière retentit du coup, et cependant la maison continua à demeurer close et silencieuse.

— Ah ça ! s'écria alors notre voyageur en renouvelant ses coups de heurtoir avec une impatience manifeste, est-ce qu'on serait mort là-dedans ?... Je suis trempé comme une soupe et l'on me laisse ainsi gober le marmot... Par la mort-Dieu ! Pour peu que Catherine tarde encore à venir m'ouvrir, je veux être

pendu, comme mon Lion-d'or qui se démène là-haut, si je n'enfoncé pas la porte.

Mais, heureusement pour cette dernière, il n'eut pas à mettre sa menace à exécution. Au moment même où il perdait toute patience en même temps que tout espoir de se faire entendre, de faibles jets de lumière apparurent de l'intérieur, et l'on ouït une voix de femme demander :

— Qui donc vient frapper ainsi à pareille heure ? Le couvre-feu est sonné ; je suis seule et malade ; je n'ouvre à personne.

— Mais, par l'enfer ! c'est moi, Catherine.

— Qui, moi ?

— Ambroise donc... ton mari.

— Ambroise ?

— Et oui, par tous les diables ! Est-ce que tu ne reconnais plus ma voix maintenant ?

— Oh ! si ! si ! je te reconnais bien actuellement et je vais t'ouvrir tout de suite.

Et comme elle se mettait en devoir de tirer le verrou :

— Laisse cette porte, lui cria celui dont nous venons d'apprendre le nom, et dépêche-toi d'aller m'ouvrir du côté de la cour. Il y a là Fend-l'Air qui a autant de hâte que moi de pouvoir se mettre à l'abri.

Quelques minutes après, en effet, le brave cheval était bouchonné et confortablement établi sur une épaisse litière toute fraîche et devant un râtelier rempli de ce foin odorant que seules les prairies naturelles produisent.

Son maître s'était, de son côté, débarrassé de ses houseaux

de cuir, de son grand chapeau de feutre gris, de sa limousine de grosse laine d'où l'eau dégouttait comme si on l'avait trompée dans la rivière, et, après avoir remplacé sa chaussure de voyage par une forte paire de sabots, il faisait son entrée dans une pièce basse qui, d'après la façon dont elle était disposée, et, selon la mode usitée encore aujourd'hui dans les campagnes, devait servir à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher aux maîtres de la maison.

— Ouf ! s'écria-t-il aussitôt en s'approchant de la vaste cheminée qui se trouvait sur le côté droit de la pièce et dans l'âtre de laquelle un reste de feu achevait de se consumer, — ouf !... quel temps !... une pluie à mouiller un canard, un vent à décorner les vaches... un vrai bacchanal, quoi !... Brrr... je suis tout transi !... Et toi, — ajouta-t-il en s'adressant à sa femme qui le suivait, portant un falot qu'elle s'occupait d'éteindre en ce moment, — et toi, qui me laisses près d'un quart d'heure me morfondre à la porte !...

— Oh ! un quart d'heure !... répliqua cette dernière d'un ton revêche, pourquoi pas une année.

— Oui, oui, un quart d'heure ! et peut-être davantage.

— Ma foi ! j'ai souffert dé la migraine toute la journée. Aussi me suis-je couchée à la tombée de la nuit et j'avais fini par m'endormir... Tu vois qu'aussitôt réveillée je ne me suis pas même donné le temps de m'habiller complètement... D'ailleurs, pouvais-je t'attendre ce soir ? Ne m'avais-tu pas dit que tu passerais la nuit à Aix et que tu ne serais de retour que demaîn ?

— Sans doute ! sans doute !... Mais aussitôt Fend-l'Air

débridé, j'ai pu voir notre fille à son couvent ; j'ai pu ensuite terminer mes affaires sur les quatre ou cinq heures, et alors, ma foi ! en avant, marche !... On n'est jamais si bien que chez soi... quoique, à vrai dire, tu ne sois pas toujours commode...

— Parle de ça maintenant... Il n'y a pas de pacha mieux servi que toi.

— Quand il n'a besoin de rien, devrais-tu ajouter.

— De quoi... de quoi ?...

— Je m'entends... mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. L'important pour le quart d'heure serait de casser une croûte. Je n'ai rien pris depuis midi et mon estomac bat la diane. J'avalerai le diable et ses cornes !... Donne-moi donc à souper.

— À cette heure ?... mais il est fort tard.

— Double raison pour que tu t'y mettes de suite.

— Oh ! pour le coup, non !... j'ai plus besoin de me reposer que de cuisiner en ce moment.

— Mais, je le répète, j'ai une faim de loup.

— Tant pis !... il fallait manger où tu étais... Tu m'ennuies au bout du compte ! Que veux-tu que j'aie, d'ailleurs ? Les femmes, ça vit de rien quand c'est seul... Je n'ai rien pris et rien fait de la journée.

— Une omelette, au moins.

— Je n'ai pas d'œufs.

— Un morceau de lard frit... un peu de fromage... une salade.

— Je n'ai ni feu, ni fromage, ni salade.

— Quelle tourne et quelle ménagère !... c'est gracieux comme une porte de prison !... Mais il faut, que je mange, moi...

— Et moi il faut que je me recouche... et comme je suis souffrante, j'espère que tu voudras bien me faire le plaisir d'aller te coucher à côté, dans le lit d'Angélique, qui est tout préparé. De cette façon nous ne courrons pas le risque de nous déranger réciproquement.

En même temps elle se dirigea vers le lit qui occupait un des angles de la pièce, et porta la main à sa coiffe qu'elle ne paraissait pas avoir encore ôtée ou qu'elle avait dû replacer avec assez de soin avant d'aller ouvrir.

À ce geste, celui, qu'elle avait appelé Ambroise, et que nous nommerons ainsi à l'avenir, ne put se contenir davantage.

— Ah ! c'est comme ça ? s'écria-t-il. Eh bien ! va-t-en au diable et surtout restes-y !... Ta maladie ? je la connais comme ma poche... Elle t'arrive toujours à point quand j'ai besoin de toi. Ta migraine, c'est de la frime...

— De la frime ?

— Justement !... Et si ce freluquet de barbier qui tourne toujours autour de toi, venait en ce moment demander quelque chose, on en aurait la preuve tout de suite... Ah ! tu ne serais plus malade alors...

— Oh ! ces hommes !... ces hommes !... s'exclama Catherine à ce trait.

— Oh ! ces femmes !... répartit Ambroise sur le même ton.

— Et dire qu'il faut supporter cela.

— Sans leur casser les reins...

— Sans leur arracher les yeux...

— Filles, on les croyait douces comme des agneaux ; mariées, ce sont des harpies.

— Et vous autres... Vous êtes d'une exigence et d'une brutalité dont rien n'approche. Souffrons-nous ?... Vous n'y faites seulement pas attention. Dès que vous entrez chez vous, que nous soyons malades ou bien portante, il faut que nous vous servions comme des esclaves. Il faut surtout que nous nous gardions bien de nous plaindre.

— Conclusion : bien bête est l'homme qui prend femme.

— Et bien à plaindre est la femme qui prend un mari.

— C'est entendu !... Mais j'en reviens à mes moutons. Veux-tu, oui ou non, me donner à souper ?

— Je vais me recoucher... Voilà ma réponse.

Et de nouveau elle se dirigea vers le lit en ôtant sa coiffe cette fois.

— Eh bien ! merci de ta complaisance ! Puisque tu ne veux pas t'occuper de me faire souper, je vais m'en occuper moi-même.

Cela dit, Ambroise ouvrant le buffet, le fouilla des yeux fit de même dans tous les endroits qu'il croyait susceptibles de receler quelques victuailles, et ne découvrant rien :

— Zéro ! dit-il, toujours zéro !... Ah ! que je suis naïf ! s'écria-t-il tout à coup. Et mes saucissons qui sont dans la cendre au cellier ?... et mon jambon qui est suspendu à la maîtresse-poutre ?...

Il prit aussitôt un grand couteau de cuisine et disparut par la porte par laquelle il était entré.

Catherine, qui s'était subitement arrêtée en l'entendant exprimer son intention de souper en dépit de ses rebuffades, et qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements, revint vers le milieu de la chambre dès qu'il en fut sorti, et murmura entre ses dents avec une angoisse évidente :

— Quel contre-temps !.. Oh ! j'en suis toute saisie... Comment faire maintenant ?... Ah !... cette porte ?... Oui, mais celle de la salle donnant sur la place est fermée à double tour et les verrous en sont poussés. On ne pourrait donc y toucher sans faire du bruit... D'ailleurs, il va revenir à la minute... Oh ! quelle perplexité !...

Ce disant, elle regardait tour à tour du côté du lit et du côté de la porte de la salle, puis, paraissant prendre une décision subite :

— Bah ! qui ne risque rien n'a rien. Je ne pourrais, vivre ainsi plus longtemps.

Alors elle s'avança vivement de cette porte et allait l'ouvrir lorsque son mari reparut.

— Ah ! tu n'as rien ! dit-il... Eh bien, voici quelque chose ! ... Avec ça l'on ne meurt pas de faim.

Et il dépose sur la table une tranche de jambon et un saucisson couvert de cendres.

— Au vin maintenant.

Il prit un pichet en terre sur l'évier et sortit de nouveau par la porte du cellier.

— Que faire, mon Dieu ? que faire ?... — continua Catherine dès qu'il eut disparu. — Décidément, il ne faut pas songer à cette issue, du moins pour le moment... Une fois ce butor couché. celle-ci, ajouta-t-elle eh Regardant celle par où son mari venait de ressortir, offrira beaucoup moins de risques... Le mieux donc est de lui aider... De cette manière, il en finira plus tôt.

Sur ces mots, clic s'empressa de mettre le couvert, essuya le saucisson et le plaça sur une assiette ainsi que le jambon, et posa le tout au milieu de la table. Elle monta ensuite sur une chaise, retira de dessus son armoire quelques fruits et les joignit au reste. Elle avait enfin pris aussi, sur une étagère, un gros pain rond et allait le mettre sur la table, lorsque Ambroise, rentrant en ce moment, demeura tout interdit en voyant son couvert mis et sa femme activement occupée à faire ce à quoi elle s'était d'abord si obstinément refusée.

II. Où l'on voit le portrait d'Ambroise et de Catherine et où l'on apprend qu'ils ne sont pas seuls au logis.

Puisque l'étonnement d'Ambroise et le mutisme momentané de sa femme nous donnent un peu de répit, profitons-en pour examiner de plus près nos deux personnages et pour faire avec eux une connaissance, plus intime et plus approfondie.

À cette époque, Catherine était une femme de trente-cinq à trente-six ans environ, et elle portait son âge, de façon à ne pas en paraître plus, de trente.

Elle était de taille moyenne, un peu maigre, mais ses formes, complétées par le temps et développées par la maternité et le bien-être, avaient acquis ces lignes onduleuses et arrondies qui donnent au corps une grâce que l'embonpoint alourdit au début et finit ensuite par faire disparaître.

Elle avait de grands yeux noirs et une chevelure de même couleur que les jeunes filles du pays lui enviaient à bon droit, car ce noir, au lieu de ce ton dur et cru qui l'accompagne ordinairement en Provence, avait de ces teintes bleuâtres et

veloutées qui en adoucissent la rudesse et lui impriment des reflets qu'on croirait uniquement réservés aux chevelures blondes ou cendrées.

Ses sourcils et ses cils participaient de la beauté de la chevelure. Ils étaient longs et soyeux ; et, estompée par eux, la peau en paraissait plus mate et plus fine.

La bouche n'offrait rien de particulier ; peut-être même était-elle un peu grande, mais les lèvres en étaient bien dessinées et leur vif incarnat faisait ressortir encore davantage la blancheur des dents qui avaient conservé toute la fraîcheur de la jeunesse.

En somme, Catherine plaisait et attirait au premier coup d'œil, et si, en l'étudiant plus attentivement, on se permettait quelque réserve, c'était parce qu'on avait surpris dans le dessin un peu trop accentué du menton, dans le fréquent rapprochement du sourcil, dans le gonflement subit des ailes du nez, ainsi que dans l'acuité du regard et dans la manière d'être habituelle de toute la personne, des signes non équivoques d'une tendance prononcée vers deux défauts qui semblent devoir s'exclure, et que, néanmoins on trouve fréquemment réunis : l'opiniâtreté et la coquetterie.

Catherine, comme les neuf dixièmes des femmes de ce temps, n'avait reçu aucune espèce d'instruction, mais elle avait un esprit naturel qui souvent lui avait fait regretter qu'on l'eût laissé inculte.

Aussi, une fois mère, elle avait tellement chapitré son mari sur la façon dont sa fille devait être élevée, que ce dernier s'était dessaisi de tout pouvoir sur ce point, et que l'enfant

avait reçu la meilleure éducation qu'on pût acquérir à cette époque.

La mère en était fière doublement, car sa fille était ainsi deux fois son ouvrage ; et, disons vite qu'Ambroise, qui d'abord s'était un peu fait tirer l'oreille sur l'article des dépenses, était encore plus fier que Catherine du résultat obtenu.

Ambroise, du reste, formait un contraste complet avec sa femme. D'un seul coup d'œil on le connaissait tout entier.

Il avait environ cinquante ans et marquait bien son âge.

Il était grand, coloré, un peu lourd, et tout dénotait que l'intelligence n'avait pas acquis chez lui le même développement que l'embonpoint.

Pourtant, de même que tous les gens de la campagne, il ne manquait ni de perspicacité, ni même de cette finesse qui paraît l'apanage naturel de tout ce qui vit dans la dépendance des hommes ou des choses. Mais chez lui cette finesse n'était jamais sortie du droit chemin.

Tout en devenant très habile dans le trafic des denrées et des bestiaux, et tout en y ramassant une assez belle aisance, il n'avait point, par exception, cessé de demeurer honnête.

Cela tenait apparemment à la droiture innée de son caractère et à l'excellence de son cœur. On ne saurait effectivement se décider à tromper son semblable quand on est naturellement enclin à l'aimer et qu'on serait heureux de pouvoir lui rendre service.

Chose à constater et qui cependant s'explique d'elle-même : autant Ambroise était bon, autant il était susceptible et colère.

Mais s'il était prompt à s'emporter, il revenait encore plus vite, et cela d'une façon si ouverte, avec tant de franchise et de rondeur, qu'en le voyant lui-même incapable de la moindre rancune, il était impossible d'en conserver aucune contre lui.

Ce soir-là, du reste, Catherine en fit une nouvelle expérience. En la voyant s'occuper de son souper, Ambroise oublia aussitôt la petite querelle qu'il venait d'avoir avec elle, et se mettant à sourire :

— Oh ! oh ! — s'écria-t-il, — pour le coup je dois faire amende honorable... qu'est-ce qu'il s'est donc passé que tu aies changé d'humeur en si peu de temps ?... J'arrive mouillé comme une gouttière, affamé comme un carême ; tu me reçois comme un chien dans un jeu de quilles... et voilà que maintenant... mais je n'en reviens pas !... Tiens ! il faut que je t'embrasse.

Et joignant les faits à la parole, Ambroise prit sa femme à bras le corps et l'embrassa bruyamment sur les deux joues, pendant que Catherine, qui s'en défendait faiblement, lui disait avec un reste de bouderie peu fait assurément pour le décourager :

— Allons ! bourre, allons ! mange et bois ; cela vaudra mieux que de me faire des amitiés après m'avoir brutalisée.

— Le diable me crève si c'est vrai, répliquait Ambroise en continuant à fourrager sa moitié. Les querelles, vois-tu, me font l'effet d'un plomb sur l'estomac. Après le repas, ça m'arrête la digestion aussi promptement que j'arrête mon cheval, et avant le repas, ça me coupe l'appétit aussi net que le rasoir de ton amoureux le gratte-couenne.

— Allons ! encore le barbier, dit Catherine en le repoussant, et en reprenant son air fâché de tout à l'heure — c'est ta bête noire décidément.

— Dame ! il te fait la cour, c'est certain, et tu ne t'y prêtes que trop, à mon avis. Cependant, je ne crois à rien de mal au moins. Quand on a une fille de dix-sept ans qu'il faut songer à établir, on ne songe pas à la bagatelle, n'est-ce pas ?...

— Que tu es donc nigaud de t'occuper de pareilles bêtises.

— Oh ! je te répète, je n'y ajoute aucune importance... mais n'importe... Ce mirliflor me tarabuste et tu feras bien de le remettre à sa place à la première occasion. Autrement c'est moi qui m'en chargerai. J'ai là justement un brin de houx qui ne demanderait pas mieux, j'en suis sûr, que de faire sa connaissance.

— Mange donc, Ambroise, et cesse de songer au voisin, je t'en prie, — insista de nouveau Catherine.

— Au fait, tu as raison. Il n'en vaut guère la peine. À chaque heure d'ailleurs suffît sa tâche... Mais à propos, femme, tu ne me demandes pas des nouvelles d'Angélique.

— Oh ! d'après ce que tu en as déjà dit, j'imagine bien qu'elle continue à se bien porter.

— Comme un charme, ma fi ! et comme elle est grandie... et formée ! — et belle... C'est une femme à présent... et pas piquée des vers, je t'assure... à la ville tout le monde la remarque... Comme ça nous pousse, des enfants, comme ça !...

— Ah ! oui — murmura en *a parte* Catherine en balançant la tête...

— Et comme ça donne du cœur à l'ouvrage en même temps ! ... continua Ambroise avec feu. — Depuis qu'elle est née j'ai trimé comme un nègre pour lui ramasser une bonne dot, et jamais, au grand jamais, je n'ai eu l'idée de m'arrêter. C'est si bon de travailler pour les siens !... Ah ! ah ! c'est qu'il faudra songer à la marier, maintenant que son éducation est terminée ; et ce sera pas un écorcheur de barbes qui l'épousera, je te le garantis... Il me faut un... un...

Et Ambroise hésita.

Cherchait-il, dans son esprit, quelle devait être la position du gendre auquel il comptait donner la préférence ou craignait-il d'exprimer tout haut tous les beaux rêves qu'il avait secrètement faits à ce sujet ?

Il est difficile de le savoir, car au moment où il répétait pour la troisième fois le dernier mot de sa phrase, un bruit à peine perceptible, mais suffisant cependant pour détourner le cours de ses réflexions, se fit entendre à l'étage supérieur, et vint subitement attirer son attention.

Il regarda sa femme d'un air où se peignaient à la fois l'étonnement et la défiance et s'écria :

— Hein !... Qu'est-ce donc qu'il y a là-haut ?

Puis, sans attendre sa réponse, il saisit son fouet, s'élança vers la porte de l'escalier conduisant au premier étage, et en avait déjà tiré les verrous, lorsque Catherine l'arrêtant par le bras :

— Ah ! j'avais oublié, dit-elle, ou plutôt je n'avais pas eu le temps de t'en avertir. Ce sont deux étudiants qui vont apparemment passer leurs vacances dans leur famille et qui

voyagent à pied afin de mieux voir le pays.

— Eh bien !...

— Eh bien, ils se rendent à Marseille, m'ont-ils dit, mais surpris en chemin par l'abominable temps dont tu viens d'avoir si fort à souffrir toi-même, ils n'ont pu continuer leur route et sont venus me prier de vouloir bien leur accorder un abri. Étant seule et malade, tu penses bien que j'ai d'abord refusé de les recevoir ; mais les pauvres garçons ont tant et tant insisté que j'ai fini par céder.

— Et tu as bien fait, morbleu !... Ils sont donc là-haut ?...

— Oui, ils sont dans la chambre que ma pauvre mère occupait. Ce n'est pas un palais, tant s'en faut ; mais, vu la circonstance, il faut bien qu'ils s'en contentent. Je n'avais pas de meilleur gîte à leur donner.

— Sans doute !... Mais au moins, les as-tu fait souper ?

— Oh ! pour ça, non !... Est-ce que j'avais quelque chose ?

— Il fallait tuer un poulet, un canard...

— Ma foi ! J'étais si souffrante que je n'y ai même pas songé.

— Mais, comme ça, ils passeront donc la nuit le ventre vide ?

— Dame !...

— Il n'en sera rien, ma fi... Il n'en sera rien !

— Que prétends-tu faire ?

— Tu vas le voir.

Et aussitôt Ambroise, achevant d'ouvrir la porte de

l'escalier, se mit à crier de façon à ébranler toute la batterie de cuisine.

— Messieurs !... Eh ! Messieurs de là-haut !...

À ce cri un nouveau bruit se produisit à l'étage et une voix qui semblait partir du haut des degrés, répondit :

— Est-ce nous qu'on appelle ?

— Mais oui, morbleu !... vous-mêmes... répliqua Ambroise.

— Et qu'y a-t-il pour votre service ?

— Donnez-vous d'abord la peine de descendre ; on s'expliquera ensuite.

— Une minute de patience alors et nous y sommes.

— Je vous attends donc, — dit Ambroise, en s'adressant à la voix qui lui avait répondu.

Se retournant ensuite vers sa femme dont la contrariété était évidente, il ajouta en se frottant les mains :

— Qu'on dise après cela : Ventre affamé n'a point d'oreilles.

*III. — Où l'on présente aux lecteurs
deux jeunes gens dont le voyage à
Marseille n'était qu'un prétexte et qui
furent singulièrement favorisés par
l'orage.*

Ambroise riait encore du mot qu'il venait de faire, quand la porte de l'escalier se rouvrit, poussée cette fois de l'intérieur, et deux jeunes hommes apparurent.

Tous les deux portaient à peu près le même costume : celui des étudiants à cette époque, et paraissaient avoir le même âge, c'est-à-dire de vingt-deux à vingt-trois ans ; mais là s'arrêtait entre eux la ressemblance.

Le premier qui se montra avait une taille avantageuse et bien prise, des traits fins et réguliers, un teint mat mais transparent, une chevelure brune, soyeuse et légèrement ondulée, les yeux noirs, le sourire doux, les manières graves mais gracieuses, enfin le regard profond de l'homme habitué aux méditations de

l'esprit et qui sait lire dans la pensée d'autrui aussi bien que dans la sienne.

C'était, en résumé, un remarquable échantillon de cette belle race phocéenne que deux mille ans passés ne sont point parvenus à abâtardir.

C'était la force tempérée par la grâce.

Bien différent de lui, son camarade était petit, trapu et fortement charpenté. Il avait des jambes nouées au genou, des extrémités trop grosses pour la taille et une figure de masque antique sur une encolure de taureau.

En vain se serait-on évertué à rechercher à quelle branche de la famille humaine il pouvait se rattacher. C'était un composé de tous les types connus et, par cela même, il n'en représentait aucun.

S'il avait, en effet, le teint rosé et la chevelure blonde de la race visigothe, dont on trouve encore de si nombreux spécimens dans le Midi, il n'en avait en retour ni les yeux, ni les traits, ni la stature, ni la morbidesse.

Au contraire, tout en lui décelait la vivacité, la pétulance et un fonds inépuisable de **gaîté** railleuse qui, malgré la vulgarité de ses traits, donnait à sa physionomie une expression peu commune. Rien qu'au premier regard, on devinait qu'un esprit fin et délié devait habiter sous cette forme épaisse.

— Messieurs, leur dit Ambroise aussitôt qu'ils eurent franchi le seuil de la porte, j'ai appris que vous étiez allés vous coucher sans souper, et, quoique je n'aie à votre service qu'un morceau de jambon et une tranche de saucisson, je me suis permis de vous éveiller pour vous offrir de partager ma piètre

réfection.

— Monsieur, vous êtes réellement trop bon, répondit en s'inclinant le plus grand des deux jeunes gens. Nous vous savons gré de votre invitation et nous l'acceptons de même cœur que vous voulez bien nous l'offrir... Quant à ce qui est de nous avoir réveillés, gardez-vous de vous le reprocher. Non-seulement je ne dormais pas, quant à moi, mais encore je ne m'étais pas même couché.

— Eh bien ! moi, je ne pourrais en dire autant sans mentir comme un arracheur de dents, — proféra son camarade en saluant à son tour et en achevant d'agrafer son juste-au-corps. — j'avais l'estomac aussi vide que ma bourse, et cependant, en vertu de l'adage : « qui dort dîne », je m'étais jeté sur le lit et je ronflais déjà comme un orgue de cathédrale, lorsque votre appel est venu nous surprendre... Il est vrai que je ne suis pas amoureux, moi... acheva-t-il malicieusement.

— Tandis que votre ami ?... observa Ambroise en regardant le premier de ses hôtes avec un sourire qui en disait plus que ses paroles.

Mais s'apercevant aussitôt qu'une légère rougeur était montée au front pâle du jeune homme, et craignant de l'avoir blessé par son observation, il s'empressa d'ajouter avec une insistance quine pouvait qu'aggraver l'embarras qu'il désirait faire cesser :

— Oh ! mon jeune Monsieur, pas de honte pour cela. C'est de votre âge après tout d'être amoureux, ma fi !... et nous sommes tous passés par là, n'est-ce pas, Catherine ?

Ainsi prise à partie devant des étrangers, cette dernière ne

sut que répondre ; elle rougit à son tour et demeura muette en regardant son mari d'un air peu satisfait.

Cependant elle se remit promptement, et, comprenant qu'il fallait faire cesser au plus tôt la position délicate dans laquelle l'interpellation de son mari venait de la placer, elle se hâta de lui répondre :

— Sans doute ! sans doute !... Mais est-ce pour leur parler de leurs amours que tu as dérangé ces Messieurs ?

En même temps elle montra de l'œil tour à tour les deux jeunes gens et le morceau de jambon qui se trouvait sur la table et fit à Ambroise un signe que celui-ci saisit au vol, car aussitôt il s'écria :

— Ah ! fichtre ! tu as bien raison, ma femme ! On dit vulgairement que quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre ; mais, pour mon compte, je ne suis nullement de cet avis. Il est évident, au contraire, que la part d'un seul ne saurait suffire à trois et qu'il faut conséquemment renforcer des provisions. Prends donc un nouveau pichet, Catherine, et va le remplir. De mon côté, je reviens au jambon. Pardon, Messieurs, si nous vous laissons seuls un moment. Vous voyez que c'est dans l'intérêt de votre estomac que nous vous quittons.

— Allez, allez, Monsieur notre hôte, fit le plus petit des étudiants, votre absence, en effet, est motivée par des intentions trop pures pour que nous puissions avoir l'idée de nous en formaliser. Pendant ce temps, puisque vous le permettez, nous allons, nous autres, augmenter le nombre des couverts.

Aussitôt il se mit en besogne et il le fit avec tant de prestesse

qu'en un tour de main sa tâche se trouva accomplie.

Son camarade n'essaya pas de lui venir en aide. Immobile et silencieux, il semblait méditer : mais dès que le bruit des pas d'Ambroise et de sa femme eût cessé de se faire entendre, il se retourna brusquement du côté de son ami et lui dit :

— Écoute-moi bien, Andronic.

— Je suis tout oreilles, Marcel.

— Nous sommes au cœur de la place. L'important est de s'y maintenir. Tiens donc en bride ton esprit et surtout mets une martingale à ta langue.

— Oh ! Marcel ! tu veux donc faire de moi un muet du sérail ?

— Loin de là. Seulement observe-toi et n'aïlle pas pour un bon mot défaire ce que le hasard a si bien commencé. Le père d'Angélique, tu le vois, est un brave et digne homme, un peu primitif peut-être, mais plein de cœur. Aie soin de ne pas le blesser. Ces natures-là sont susceptibles.

— Et sa femme ?

— Sa femme me plaît moins. J'ai pu m'assurer ce soir qu'elle était passablement coquette et que si son brave homme de mari a un grain de jalousie, ce n'est pas tout à fait de sa faute.

— Comment ! comment ?... mais je n'ai rien vu, moi.

— Oh ! toi, c'est dans l'ordre. Tu n'avais aucun intérêt à observer. Et puis, tu dormais comme un loir. Mais, je te le répète, je suis plus avancé que toi sur ce point. Je te déclare même que si j'avais moins d'attachement pour Angélique je ne

pousserais pas plus loin cette aventure. Mais, ma foi ! on ne peut rendre la jeune enfant responsable de la coquetterie maternelle. C'est elle après tout et non sa mère que je tiens à épouser.

— Bien raisonné. Le mot d'ordre à présent.

— Le voici en deux mots :

En disant cela, celui des deux jeunes gens que nous connaissons maintenant sous le nom de Marcel jeta un regard scrutateur du côté de la porte par où Ambroise et Catherine devaient revenir, et, se penchant vivement à l'oreille de son camarade, il lui dit à voix basse quelques mots en regardant successivement le lit et la cheminée. Puis, se relevant.

— M'as-tu bien compris, Ambroise ?

— Il serait à désirer, — répartit plaisamment ce dernier, — que l'apocalypse fût aussi intelligible. Puisque tu y tiens, laisse-moi manœuvrer à ma manière. Le diable me torde le cou si à la première occasion qui se présentera, et que je ferai naître au besoin, l'on ne te regarde pas ici comme le plus savant de ses adeptes et le meilleur de ses amis... Est-ce bien ça que tu veux ?

— Oui...

— Eh bien ? *Fai tira*. Pylade se montrera digne de son Oreste.

*IV. — Où l'un des étudiants guérit
instantanément Catherine de sa
migraine et où l'on voit qu'il ne suffit
pas toujours d'avoir bon appétit pour
bien souper.*

À peine les deux étudiants avaient-ils échangé ces quelques paroles que leurs hôtes reparurent.

— Voilà du renfort pour le solide, s'écria aussitôt Ambroise en déposant sur la table le nouveau morceau de jambon qu'il était allé quérir.

Puis, prenant le pichet des mains de sa femme et le plaçant en face de celui qu'il avait apporté précédemment :

— Et en voilà pour le liquide. De votre côté, Messieurs, je vois avec plaisir que vous n'êtes pas restés inactifs. Il y a même un couvert de trop.

— Un de trop !... — Est-ce que nous ne sommes pas quatre ? demanda celui qui s'appelait Andronic.

— En comptant la ménagère, oui, répondit Ambroise, mais comme elle est un peu souffrante, ces Messieurs voudront bien la dispenser de...

— Non pas !... non pas !... dit Marcel avec une vivacité qui contrastait avec ses manières habituelles. Je suis médecin, moi, et ceci me concerne. Voyons, Madame, votre pouls, s'il vous plaît.

Et prenant la main de Catherine qui ne s'y prêtait pas trop de bonne grâce, et l'entraîna un peu à l'écart.

Puis, une fois là, tout en lui touchant machinalement le pouls, il fit peser sur elle un regard qui semblait descendre jusqu'au fond le plus secret de sa pensée, et lui dit enfin :

— Je sais tout, Madame, tout... Mais ne vous troublez pas et cessez de vous inquiéter... Seulement ne vous étonnez de rien et laissez-moi faire... Si vous m'obéissez aveuglément, je vous garantis que dans une ou deux heures je vous aurai sortie d'embarras.

Cela dit, il laissa Catherine interdite et revenant vers Ambroise, qui l'interrogeait des yeux, il lui répondit en haussant légèrement les épaules.

— Une migraine, en effet... Mais cela tient principalement à une abstinence trop longtemps prolongée. Que Madame prenne quelque nourriture et boive à sa fantaisie, et dans quelques minutes son mal de tête aura disparu.

— Vous croyez, Monsieur ? — demanda Catherine qui s'était enfin un peu remise, mais qui n'osait encore trop regarder en face l'étrange docteur que le hasard semblait lui imposer.

— J'en suis sûr. Madame, — répliqua Marcel en cherchant à la rassurer de l'œil et de la voix.

— Alors, — conclut Ambroise, pour qui cette scène demeurait lettre close, — puisque le docteur a prononcé, il ne te reste plus qu'à obéir.

— En effet, — dit Catherine, cessant toute résistance et paraissant prendre définitivement son parti. — En effet, mais, Messieurs —ajouta-t-elle, comme pour entrer immédiatement dans toute la réalité ce son rôle, — vous n'avez pas mis de serviettes.

Et, courant à son armoire, elle en retira quatre serviettes et les plaça sur les assiettes.

— Allons, Messieurs, — s'écria Ambroise dès que cela fut terminé, — à table maintenant. Monsieur le docteur à cette place-ci, Monsieur son ami à celle-là et Catherine en face de moi... Mon souper n'a rien de bien séduisant assurément, mais j'ai toujours ouï dire que le meilleur assaisonnement d'un repas c'était l'appétit, et, Dieu merci ! je crois que nous n'en manquons pas ni les uns ni les autres.

— C'est ça, appuya gaîment Andronic, à table !... et en avant les fourchettes !

Sur ce mot, chacun se mit à la besogne.

Pendant les premiers moments, les convives ne parurent occupés que de faire honneur à la collation. Ambroise notamment s'en acquittait avec conscience, mais il avait beau mettre les morceaux en double, son voisin de droite, Andronic, opérait avec une telle célérité que son hôte, enchanté de se voir aussi bien secondé, ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Ma fi ! Monsieur, en vous voyant manger d'aussi bon appétit, je ne saurais vous dire combien je suis heureux d'avoir eu l'idée de vous appeler. Ç'aurait été un crime vraiment que de vous laisser jeûner davantage... Mais il ne s'agit pas seulement de manger, il faut boire aussi... À votre verre maintenant.

Andronic, la bouche pleine, tendit son verre qu'Ambroise remplit jusqu'au bord.

— Oh ! lui, s'écria là-dessus Marcel en souriant, il est toujours prêt à prendre. C'est son métier d'avocat qui veut ça.

Ah !... Monsieur est avocat ?... dit Ambroise, dont la curiosité s'éveilla à ce mot.

— J'ai du moins l'intention de l'être et je travaille en conséquence, répondit Andronic, la fourchette un instant immobile et l'œil rutilant de satisfaction. Mon aïeul l'était, mon père l'a été après lui, et je veux comme eux porter la toge et le rabat.

— Bel état ! observa Ambroise.

— Du reste, continua Andronic. j'ai tout ce qu'il faut pour réussir dans la partie. De l'œil, du geste et des poumons à parler, plaider et tonner trois jours durant sans perdre haleine. Joignez à cela des poings à ébranler la barre aux moments épineux ou pathétiques. Ce serait bien le diable si, avec tout cela réuni, je ne faisais pas promptement mon chemin.

— Je vous le souhaite, Monsieur, je vous le souhaite, dit cordialement Ambroise, et tenez, moi qui vous parle, si jamais j'ai un procès, ce qu'à Dieu ne plaise, je vous promets ma pratique. Puis-je sans indiscretion vous demander votre nom ?

— Andronic Grippefort, articula Andronic avec une certaine emphase.

— C'est un nom facile à retenir et que, d'ailleurs, je connais bien déjà. Il n'y a donc pas de risque que je l'oublie.

— Et Monsieur ?... demanda timidement Catherine en se tournant vers Marcel, afin de profiter de l'occasion qui s'offrait si heureusement à elle d'apprendre le nom de celui qui venait de lui tenir l'étrange langage que l'on connaît ?

— Marcel Teinturier, Madame, répondit ce dernier souriant et s'inclinant.

— Parent du fabricant de savons de la rue des Trois-Couronnes ? interrogea Ambroise vivement.

— Son fils, Monsieur.

— Son fils ? — s'exclama Catherine à cette parole. — Mais alors, — continua-t-elle. — c'est vous dont la mère est morte si jeune, pauvre dame ! et qui avez été nourri et élevé ici même par la mère Julien, notre voisine ?

— Justement.

— Et pour quoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite quand vous êtes venu frapper à notre porte ?...

— Ma foi, Madame, vous m'avez paru si mal disposée en ce moment que je n'y ai pas même songé, répliqua Marcel en la regardant avec moins de reproche que d'enjouement.

— Comme cela se-rencontre ! intervint Ambroise apportant, sans s'en douter, une diversion utile à l'embarras de sa femme. Alors, vous vous souvenez du pays, Monsieur Teinturier ?

— Parfaitement, Monsieur. Quoiqu'il y ait dix ans que j'ai

quitté Septèmes. Je me souviens très bien de votre maison, mon cher hôte, de vous... de M^{me} Catherine... de votre demoiselle...

— D'Angélique aussi ?... demanda Ambroise dont la voix s'était émue à ce nom.

— Oui, de M^{lle} Angélique ; et même si bien que lorsque je l'ai rencontrée à Aix, au milieu des autres pensionnaires, ses camarades, rien qu'à voir ses grands yeux noirs et sa belle chevelure blond-cendrée qui donnent à sa physionomie une expression si caractéristique, je n'ai pas hésité un instant à la reconnaître.

— Beau brin de fille, n'est-ce pas ?

— Splendide ! s'écria Andronic avec un enthousiasme réel, tandis que son ami se bornait à approuver du geste.

— Et si douce !... — continua Ambroise se complaisant évidemment dans l'éloge de son enfant, — et si bonne !... et si bien éduquée !... Quel dommage, mordieu ! — acheva le père oubliant ses convives pour se parler à lui-même, — quel dommage que ce soit là la fille d'un pauvre aubergiste de village !... Ah ! j'ai bien peur qu'elle ait un jour à nous reprocher l'éducation que nous lui avons donnée.

— Et pourquoi donc, mon cher hôte, interrogea Andronic.

— Parce que c'est un morceau de roi, Monsieur l'avocat, et que, à moins de coiffer sainte Catherine, elle est condamnée, vu notre positionna devenir l'épouse de quelque paysan comme nous.

— Oh ! oh ! c'est ce qui reste à voir, répliqua Andronic en

jetant un regard furtif sur son camarade qui continuait à demeurer silencieux.

— Oh ! c'est tout vu, Monsieur. Notre fille aura sans contredit une dot assez ronde, mais qui diable viendrait la dénicher dans ce chien de pays ?

— Sans doute, interrompit Catherine avec une sorte d'impatience, mais songe, mon ami, que tu parles à ces Messieurs et que tes affaires particulières ne sont guère de nature à les intéresser.

— Oh ! Madame... commença Marcel en signe de protestation.

Mais Ambroise ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Oui ! oui ! — dit-il, sans s'apercevoir que s'il avait un vif plaisir à faire l'éloge de sa fille, Marcel en avait encore un plus grand à l'entendre, — Catherine a raison. Je suis un mal-appris et vous voudrez bien me le pardonner, je l'espère... Revenons donc à vous, Monsieur Teinturier. Vous nous avez dit que vous étiez médecin, et, à la rapidité avec laquelle vous avez fait disparaître la migraine de ma femme, il est évident que vous êtes déjà fort expert dans la partie. Mais maintenant que, de par la Faculté, vous voilà en droit de guérir ou de tuer votre homme sans que personne ait rien à y voir, serez-vous assez bon pour nous apprendre si vous comptez vous établir bientôt et en quel lieu, dans ce cas, vous avez projeté d'aller exercer votre profession ?

— Lui ? — s'écria Andronic en faisant signe à Marcel de lui laisser le soin de répondre, — lui ? oh ! Monsieur Ambroise, je veux que l'on me branche ni plus ni moins qu'un larron de

grand chemin si jamais il s'est préoccupé de cela.

— Vraiment ?

— Vraiment. Vous savez déjà qu'il a du pain sur la planche, le gaillard.

— Sans doute, mais...

— Mais cela conduit à inférer qu'il n'a étudié la médecine que pour avoir le droit d'accoler à son nom le titre de docteur, à moins que ce ne soit pour se fortifier encore davantage dans la science à laquelle il s'est adonné avec tant de passion depuis quelques années, et dont l'art de tuer son homme en vertu d'un diplôme ne lui fera jamais sans doute abandonner le culte.

— Et cette science, c'est ?...

— La cabale, Monsieur Ambroise, la cabale !

— La cabale ?...

— Autrement dit la magie, l'alchimie, l'astrologie, la démonologie... Bref, ce qu'on appelle vulgairement la sorcellerie.

— Ciel ! s'exclama Catherine visiblement effrayée, tandis que son mari s'écriait :

— Comment ! comment ! avec sa fortune, Monsieur Teinturier irait, de **gaîté** de cœur, donner son âme au diable ?

— N'en croyez rien, je vous en prie, s'empressa de dire Marcel, comprenant la nécessité de rassurer ses hôtes. La science que je cultive est tout-à-fait l'opposé de ce qu'on suppose généralement. Elle nous soumet les puissances du mal et ne nous fait nullement ses esclaves.

— En d'autres termes, — ajouta Andronic, répondant plus

directement à la pensée d'Ambroise et de Catherine et donnant en même temps plus de clarté à celle de Marcel, — en d'autres termes, cette science fait de ceux qui la possèdent les maîtres de Satan et non pas : ses serviteurs.

— Ah ! proféra Ambroise avec une sorte de soulagement, votre explication me tranquillise un peu, quoique, à vrai dire, je n'y comprends pas grand'chose. Reste à savoir maintenant si la science dont vous parlez est réellement de force à vous donner le pouvoir surnaturel que vous venez d'indiquer. Est-ce que M. Teinturier a déjà fait quelques progrès ?

— Quelques progrès ! reprit avec feu Andronic. À l'heure où il est, l'hermétisme n'a pour lui plus de secrets. Les Ruggieri et les Albert, grands et petits, n'étaient que de la Saint-Jean à côté de lui. Tout ce qu'il veut, l'enfer l'accomplit.

— Il est donc... sorcier... tout-à-fait ? demanda Ambroise avec une expression de physionomie où se lisaient en même temps le doute et la défiance.

— Tout-à-fait !... répondit Andronic en appuyant fortement sur ce mot.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria Catherine de plus en plus troublée. Il peut donc jeter des sorts, faire tomber la grêle et la foudre où il lui plaît, emmasquer les gens, faire crever les bestiaux ?...

— Oh ! Madame ! intervint de nouveau Marcel, vous avez le plus grand tort de vous émouvoir ainsi. Le savoir que j'ai acquis n'a pas pour but, je le répète, de faire du mal ; au contraire : qu'une occasion s'en présente et j'aurai le plaisir de vous en convaincre.

Et ceci fut dit avec une expression de physionomie que Catherine seule put surprendre et qui, tout en la rassurant un peu, ne lui laissa pas moins fort à penser.

Andronic, de son côté, comprit que la balle était lancée et que c'était à lui de la saisir. Aussi se hâta-t-il de répliquer :

— En ce cas, mon cher Marcel, tu pourrais, si tu le voulais bien, ne pas nous la faire attendre longtemps l'occasion dont tu parles. N'est-ce pas, Monsieur Ambroise, acheva Andronic en lui montrant d'un geste significatif la table et les maigres victuailles qui s'y trouvaient.

— Parfaitement juste, Monsieur Andronic, parfaitement juste ! répliqua Ambroise qui, à son tour, avait aisément lu dans là pensée d'Andronic.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Marcel.

— Qu'avec la meilleure volonté de ma part, reprit Ambroise, nous faisons là un souper d'anachorète et que, par conséquent, si vous aviez quelque pouvoir réel sur Satan, vous seriez bien gentil de l'obliger à nous en servir un meilleur.

— À quoi bon, dit Marcel, vous n'oseriez peut-être pas y toucher.

— Pourquoi pas si vous y touchiez vous-même ?... Et vous, Monsieur Andronic ?

— Oh ! moi, inutile de le demander. Marcel sait bien que pour moi, d'où qu'elle vienne, une bonne ripaille est toujours la bien venue.

— Et Madame, demanda Marcel en faisant peser de nouveau son regard sur celui de Catherine ?

— Veuillez, s'il vous plaît, ne pas vous en préoccuper. Je vous crois un galant homme et je tiendrai pour bien fait tout ce qu'il vous conviendra de faire.

— Bravo ! bravo ! fit Ambroise en battant des mains. Voilà ma femme qui s'aguerrit.

— Cela étant, proféra alors Marcel, puisque tout le monde le désire, j'aurais mauvaise grâce à me faire tirer l'oreille. Je vais donc, mes amis, vous satisfaire. Mais avant entendons-nous sur le menu. Voulez-vous en laisser le choix à Lucifer ou le choisir vous-mêmes ?...

— Pour mon compte, répliqua Andronic, c'est avec plaisir que je m'en rapporterai au bon goût de Satan.

— Et moi de même, opina Ambroise.

— Alors, conclut Marcel, le reste me regarde.

*V. — Où l'on voit Marcel improviser,
avec l'aide de l'enfer le meilleur
souper qui ait jamais été fait à
Septèmes.*

L'on sait à peu près ce qu'était, comme disposition et comme configuration, la pièce dans laquelle se trouvaient réunis nos quatre personnages.

Qu'on nous permette néanmoins d'ajouter quelques traits à ce que nous en avons déjà dit, ces détails nous semblant nécessaires à la complète intelligence des scènes que nous avons à décrire.

La pièce où se passe notre histoire servait à la fois, on le sait, de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Sa disposition et son aménagement répondaient en conséquence à cette triple destination.

Au fond, dans le coin de droite, il, y avait un de ces grands lits appelés, à la duchesse avec un ciel de lit de même dimension, supporté par quatre, colonnes, et supportant à son

tour des rideaux de grosse serge verte qui, une fois hermétiquement clos, enceignaient la couche de telle façon qu'ils en rendaient l'intérieur complètement impénétrable aux regards. C'était une sorte de petite chambre dans la grande. Pour le moment, ces rideaux étaient légèrement tirés sur le devant et laissaient voir que la couche avait été à peine foulée.

Entre le lit et le mur il existait une ruelle obscure à peine assez large pour y placer une chaise, et cette ruelle disparaissait entièrement aussitôt que la porte du cellier qui était au pied du lit, était ouverte.

En face de la porte du cellier s'en trouvait une autre donnant sur une grande salle d'auberge qui séparait la pièce dont nous parlons de la place du village.

Entre les deux portes, au mur de gauche, on voyait un évier, un vaisselier, un dressoir couvert de vaisselle en faïence du temps et une de ces grandes armoires en noyer où nos aïeux avaient l'habitude d'amonceler des quantités énormes de linge.

À la suite de cette armoire il y avait une troisième porte. C'était celle de l'escalier qui conduisait à l'étage et par laquelle nous avons vu descendre les deux étudiants ; puis, sur l'évier, une fenêtre cintrée garnie de fort barreaux de fer, quoiqu'elle donnât sur la cour.

En face, une de ces immenses cheminées qu'on trouve encore si fréquemment dans les campagnes, garnissait presque la moitié du mur et en occupait le milieu. Dans l'intérieur de cette cheminée, à quatre pieds environ au-dessus de l'âtre, mais sur un des côtés seulement, se trouvait la gueule d'un four dont l'ouverture était close par une porte en fer noircie par la fumée

et à moitié rongée par la flamme et la rouille.

À côté de la cheminée on voyait une épaisse table de cuisine et quelques étagères supportant, l'une, les pains du ménage et autres divers ustensiles de cuisine. De l'autre côté, entre le lit et la cheminée, s'ouvrait une seconde fenêtre cintrée comme la précédente, donnant également sur une des fenêtres de là cour et pareillement garnie de barreaux.

Enfin, au centre de la pièce se trouvait dressée une grosse table ronde autour de laquelle, les convives étaient assis et ces derniers étaient placés de telle manière que Ambroise tournait le dos à la cheminée, ayant Catherine en face, Andronic à sa droite, du côté de la porte de la salle d'auberge, et à sa gauche, Marcel, qui avait ainsi le lit à une dizaine de pieds derrière lui.

Inutile de dire que cette pièce était d'une étendue qu'on trouverait très grande de notre temps. On sait, en effet, que nos pères n'avaient pas l'habitude de se priver d'air et de jour sous prétexte de ménager l'espace. Et comme telle n'était éclairée que par les deux chandelles posées sur la table, il en résultait que les angles restaient plongés dans une demi obscurité et formaient une sorte de pénombre, qui ajoutait je ne sais quoi de fantastique à l'effet général de l'ensemble.

Ces détails précisés, revenons à notre récit.

Aussitôt ses dernières paroles prononcées, Marcel se leva donc lentement de sa place, se tourna successivement vers les quatre faces de la chambre, fit certains signes cabalistiques, marmotta quelques phrases qui ne paraissaient appartenir à aucune langue humaine, et puis il prononça d'une voix claire et sonore :

— Ô Satan, mon patron, toi devant qui tout tremble, toi qui fais frémir la terre et règues en despote sur les enfers, écoute mes invocations, obéis à ma voix, exécute mes ordres.

Tu vois les personnes ici présentes, tu connais leurs goûts ; eh bien ! il faut qu'instantanément tu leur envoies un souper composé et apprêté de façon à ce que chacun de nous y trouve de quoi se satisfaire.

Nous nous en rapportons à toi pour le choix ; mais, n'oublie pas que pour tous tu dois demeurer invisible. Ton aspect pourrait occasionner quelque émoi auprès de mes hôtes, et, pour ton honneur et pour le mien, je tiens à ce qu'ils soient forcés de reconnaître que tout démon qu'il est, Satan est un bon diable.

Et, maintenant que tu m'as entendu, mets-toi à l'œuvre tout de suite. Je ne te donne plus que trente secondes pour tout exécuter.

L'incantation terminée, Marcel se rassit, resta quelques instants recueilli et les yeux fixés dans le vague comme s'il regardait ou s'il écoutait quelque chose qui devait échapper à la vue ou à l'ouïe des autres convives. Puis il se leva brusquement et s'écria en étendant les bras :

— C'est fait, Messieurs, c'est fait !

À ce mot proféré d'une voix ferme et d'un air prophétique, chacun éprouva une sorte de commotion. Ambroise tressaillit, Catherine frissonna et Andronic lui-même témoigna d'une certaine agitation ; mais tout le monde demeura muet et personne ne bougea. Mais à la fin, Audronic plus hardi rompit ainsi le silence.

— Comment, fait ?... Et il n'y a rien sur la table !...

Marcel sourit et se contenta de répondre :

— N'ai-je pas recommandé au diable de ne pas se montrer ?

— Mais alors ?...

— Que dit l'Écriture ?

— Cherchez et vous trouverez.

— Cherchez donc.

— C'est juste, dit Andronic.

— C'est juste, répéta Ambroise à son tour.

Et aussitôt chacun d'eux se mit à fureter à droite, à gauche, dans le buffet, dans l'armoire, sur les étagères, sous l'évier et sous la table même, tandis que Catherine, de son côté, s'empressait d'aller regarder sous le lit et derrière les rideaux. Mais ces diverses recherches étant restées sans résultat, chacun se tourna vers Marcel en disant :

— Rien ! rien !

— Ah ça, demanda Andronic d'un ton ironique, est-ce qu'il voudrait nous faire poser, ton Belzébuth ?

— Ah bah ! répliqua Ambroise que l'insuccès de révocation semblait avoir tout-à-fait rassuré, c'est M. Teinturier qui a tout simplement voulu se gausser de nous.

— Satan n'aime pas les mauvaises plaisanteries et je ne saurais pour ma part les supporter. Cherchez donc mieux et vous trouverez.

— Mais je ne vois plus rien à fouiller, — objecta Andronic que la confiance de Marcel paraissait ébranler. Et vous,

Monsieur Ambroise ?...

En même temps, il jetait un regard scrutateur du côté de la cheminée.

Ce fut pour Ambroise comme un trait de lumière. Il se retourna subitement et, avisant la gueule du four, il se frappa le front et s'écria :

— Que je suis bête, ma fi !... Et le four ?

— Ah ! oui ! et le four ? répéta Andronic comme un écho.

Aussitôt tous les deux y coururent. Ambroise enleva la porte et poussa une exclamation de surprise. Andronic, qui était à côté de lui, la réitéra en l'accentuant encore davantage et s'écria ensuite, pendant que Marcel regardait Catherine en souriant et que cette dernière se pinçait les lèvres.

— Noces et festins ! Voilà le souper et au grand complet encore !... Ouvrez les yeux et voyez... Voici d'abord un civet si je ne me trompe.

En même temps il sortait du four un plat qu'il posait sur la table.

— Et voici une tourte qui a un excellent air, ma fi ! — dit Ambroise imitant Andronic... — Voyons si elle sera aussi bonne que celles que Catherine sait faire.

— Un poisson !... continua Andronic. C'est encore mieux, par ma foi ! que dans la pêche miraculeuse. Celui-ci au moins me semble cuit au point.

— Un pâté de foie gras, des olives, des anchois... ajouta Ambroise de plus en plus émerveillé.

— Ciel !... cria encore Andronic, un dindonneau rôti et doré

sur tranche comme un bréviaire !... Et moi qui les adore ? — les dindonneaux j'entends. — Mais, cordieu ! c'est un repas de chanoine que Satan nous a préparé là !... Il n'y manque plus que la salade et le dessert.

— Mais ça y est, Monsieur Andronic, ça y est. Voyez plutôt.

Et en disant cela, Ambroise déposait dessert et salade sur la table. Mais alors une réflexion subite sembla traverser son esprit.

— C'est singulier, dit-il, en regardant fixement, non les mets, mais leurs contenants, plus j'examine cette vaisselle et plus je trouve qu'elle ressemble à la mienne... On dirait ces plats-là sortis de mon vaisselier.

Et il leva les yeux vers le dressoir où l'on pouvait remarquer plusieurs vides.

— Mais, oui, Monsieur Ambroise, vous ne vous méprenez nullement, — s'empressa de répliquer Marcel, qui avait suivi la direction de son regard, — oui, oui, Satan s'est servi de vos plats, et il avait de bonnes raisons pour cela. Il a craint de nous griller les doigts avec les siens.

— Ah ! je comprends... murmura Ambroise avec une certaine hésitation.

— Pardieu ! — ajouta Andronic du ton le plus convaincu. — C'est clair comme de l'eau de roche, et, pour ma part, je remercie Satanas d'avoir eu cette précaution.

Puis, sans donner à Ambroise le temps de réfléchir davantage, il s'écria :

— Ah ça ! attaquons-nous, mon cher hôte ?

— Mais, Monsieur Marcel, est-ce qu'on peut ?... demanda l'aubergiste indécis.

— Parbleu ! répliqua Marcel, en se servant du civet et en y goûtant. — Voyez, je vous donne l'exemple, moi, et je vous garantis que ce levreau n'a rien d'inferral. Goûtez, Messieurs, goûtez vous-mêmes.

— Excellent, en effet ! C'est à s'en lécher les doigts jusqu'au coude, appuya Andronic, qui avait imité Marcel ainsi que Catherine.

— Exquis en vérité, approuva à son tour Ambroise, qui s'était enfin décidé à faire comme les autres.

— Quel dommage ! dit Andronic avec un ton de regret, que nous ayions déjà pris un à-compte !... C'est égal... l'appétit vient eu mangeant.

Sur cette réflexion, tous les convives, voulant prouver sans doute que les proverbes ne sauraient jamais avoir tort, se mirent à faire honneur à la cuisine du diable avec autant d'entrain que s'ils n'avaient rien mangé depuis deux jours. Le pâté de foie gras fut aussi fêté que le lièvre, et, du poisson, il ne resta que les arêtes.

En même temps, les pichets allaient leur train et se vidaient.

— Au dindonneau maintenant, — dit enfin Ambroise tout à fait mis en bonne humeur par la bonté des mets et légèrement ému déjà par les fumées du vin qu'il avait bu. — Passez-moi le volatile, s'il vous plaît, que je voie s'il est de chair et d'os comme ceux que j'ai dans ma cour.

Il en enleva immédiatement une cuisse, l'examina, la flaira et la montrant au bout de la fourchette :

— Un vrai dindon, ma fi !... et tendre... et parfumé... qu'on en jouit rien qu'à le dépecer. Mais, — ajouta-t-il, après en avoir absorbé quelques morceaux, — mais, ainsi que le dit si bien M. Andronic, la pépie vient en mangeant. Et le vin ?

— Fichtre ! s'écria Andronic en s'emparant comme lui d'un pichet et en se levant pour aller le remplir.

Mais Marcel les arrêtant du geste :

— Inutile, mes amis, inutile !... Satan fait trop bien les choses pour avoir oublié l'essentiel. Revenez au four et passez-en de nouveau l'inspection.

Ambroise, éclairé par Andronic, se hâta de faire ce que Marcel conseillait, et presque aussitôt on le vit se retourner vers la table, la figure épanouie et une vieille bouteille à chaque main.

— Oui, oui ! voilà bien, s'écria-t-il, des bouteilles cachetées et poudrées à frimas comme des marquises !... On dirait, ma fi ! mon vin du Rhône.

Il en déboucha une en même temps et, après l'avoir dégustée :

— Oh ! oh ! fit-il en faisant claquer sa langue, c'est bien du vin du Rhône, en effet, mais plus vieux et meilleur que le mien, sans contredit. Crâne vin, va !... Ça réveillerait un mort si seulement il pouvait y goûter !... Dégustez-moi ça, Messieurs, et vous m'en direz des nouvelles.

VI. — *Où il prend fantaisie à Ambroise de voir le diable et où Marcel le lui montre.*

En parlant ainsi, Ambroise avait versé rasade à chacun, achevé son verre et s'en était versé un second en disant :

— Décidément, ça me rapatrie un peu avec Sa Majesté infernale. À votre santé. Messieurs, à votre santé... Comment ne pas croire après cela aux sortilèges, aux enchantements et à toute la boutique ?... Voilà des faits, que diable ! voilà des faits !... Oh ! maintenant, je n'hésite plus à le reconnaître, vous êtes bien sorcier, Monsieur Marcel, — un excellent sorcier, par exemple, — et, comme vous le disiez en l'invoquant, commandé par vous, le démon est un bon diable.

— Merci pour lui, Monsieur Ambroise, — répliqua Marcel en souriant. — Le compliment ne peut manquer de le flatter ; mais, croyez-moi, il lui serait bien autrement agréable si vous daigniez le lui faire à lui-même.

— Comment ! je pourrais lui parler ? interrogea Ambroise que l'ivresse commençait à envahir.

— Le voir même si cela pouvait vous plaire.

— Ah bah !... Et quand donc ?... ce soir ?...

— Tout de suite.

— Et où faudrait-il aller pour cela ?

— Il faudrait tout simplement rester à votre place.

— Et ma femme et Monsieur resteraient-ils aussi ?

— Si vous n’y voyiez aucun inconvénient.

— En vérité, c’est bien tentant, mais...

— Mais, vous avez peur, n’est-ce pas ? acheva ironiquement Andronic.

— Oh ! ma fi ! non. Mais si néanmoins il y avait quelque péril ?...

— Est-ce que je voudrais vous y exposer, demanda Marcel d’un ton qui devait exclure toute défiance ?

— Eh bien !... commença Ambroise, en se versant une nouvelle rasade qu’il avala d’un trait pour achever de se raffermir. Eh bien ! allez-y, Monsieur Marcel.

Et regardant tour-à-tour les convives, il termina ainsi sa pensée :

— Après tout nous sommes en force ici.

— Évidemment ! fit Marcel. Mais auparavant une explication.

— Laquelle ? interrogea Ambroise, que l’hésitation commençait à reprendre.

— La voici. Je peux vous montrer le diable de deux manières. D’abord, tel qu’il est naturellement, avec sa queue

qui flambe comme une torche, ses griffes qui d'un seul coup éventreraient un éléphant, ses cornes aiguës avec lesquelles il empile des centaines de damnés à la fois, ses yeux, ses narines qui jettent feu et flammes ni plus ni moins qu'un volcan en éruption.

— Oh ! mon Dieu ! interrompit Catherine avec terreur. Permettez-moi alors de m'en aller d'ici. J'ai déjà la chair de poule,

— Et moi j'en dis autant, appuya Ambroise sur le même ton. C'est trop effrayant, ma fi ! qu'un diable comme ça.

— Ou bien, continua Marcel, sans s'arrêter à l'interruption, je peux lui faire prendre une forme quelconque, celle d'un homme, par exemple, et alors la forme qu'il prendra sera si parfaite de ressemblance que, à moins de le savoir, personne ne se douterait de la substitution.

— Ah ! comme ça, passe !...

— C'est donc sous l'apparence d'un homme que vous désireriez le voir ?

— Oui, ma fi ! oui... si toutefois ça n'engage à rien, bien entendu.

— Bien entendu !... et quelle forme lui ordonnerai-je de prendre ?... Non pas celle d'un ami évidemment, car, entre nous soit dit, la personne dont le diable a emprunté les apparences, se ressent toujours quelque peu de cette opération.

— Fichtre !...

— Mais, dans le village de Septèmes, n'y-t-il pas quelqu'un qui ait particulièrement le don de vous déplaire ?

— Ma fi ! à l'exception de ce maroufle de barbier qui fait les yeux doux à Catherine ; je n'ai d'animosité contre personne. Mais ce freluquet-là m'agace, et un jour ou l'autre...

— Eh bien ! est-ce sous la forme de votre barbier que vous désirez que je vous montre le diable ?

— Oh ! comme ça, oui !... de cette manière, loin d'en avoir peur, je vous promets d'en rire.

— Et vous, Madame Catherine, cela vous va-t-il également ?

— Eh ! Monsieur, répliqua cette dernière d'un ton qui décelait autant d'inquiétude que d'impatience, il le faut bien, puisque mon mari est assez fou pour avoir de pareilles fantaisies.

— Eh bien ! c'est réglé. Je vais faire venir le diable derrière le lit que voilà, je vais lui faire devant vous traverser toute la chambre et le faire disparaître par la porte que voici, — dit Marcel en montrant celle qui se trouvait en face de lui. — Madame Catherine et toi, Andronic, faites-moi le plaisir d'ouvrir toutes les issues du côté de la place de peur que le diable ne les incendie en y touchant.

Andronic et Catherine s'empressèrent d'obéir. Marcel aussitôt se campa devant le lit, proféra comme précédemment certaines paroles inintelligibles, fit divers signes et dit ensuite de manière à être entendu de tout le monde :

— Sire Satan, tu viens d'ouïr ce que notre hôte réclame encore de ta complaisance. Tu vas prendre la taille, le visage, le costume et toutes les allures du barbier de ce bourg. Puis, sortant par la ruelle de ce lit, tu traverseras cette chambre dans toute son étendue et tu t'en iras enfin par cette ouverture.

Et maintenant, Lucifer, obéis. Andronic, allume le punch que tu viens de préparer et éteins les lumières. Attention, Monsieur Ambroise, attention !... Le rideau remue... voilà, voilà le diable !

À ce mot, en effet, on vit très distinctement, à la lueur bleuâtre du punch, une sorte de spectre, ayant toutes les apparences du barbier de Septèmes, sortir de derrière les rideaux, parcourir la pièce sans précipitation et disparaître ensuite par la porte de la salle.

Si la vue du repas fourni par le diable avait produit une vive émotion sur Ambroise, qu'on juge de celle qu'il éprouva à l'aspect du diable lui-même. À cette apparition il demeura tout interdit, et les autres spectateurs de la scène n'en parurent pas moins impressionnés. Soit frayeur réelle, soit pour toute autre raison, Andronic avait cessé de plaisanter et de sourire ; Catherine était pâle et paraissait écouter avec le plus grand intérêt le léger bruit que faisaient les pas du fantôme sur les dalles de la salle voisine.

Pendant quelques moments tout le monde sembla frappé de mutisme. Chacun paraissait méditer, à part soi et nul ne semblait pressé de rompre le silence.

Ambroise, cependant, qui avait plus que tout autre fêté le vin du Rhône, se remit assez promptement, et, partant enfin d'un grand éclat de rire :

— Ah ! que c'est ça... tout-à-fait ça !... s'écria-t-il. Le coquin a été si bien imité qu'il s'y serait trompé lui-même. Oh ! quelle farce !... quelle farce !... c'est à se tordre... Oh ! la la !... les côtes m'en font mal... J'en rirai longtemps, je vous

assure.

— Et moi donc ?... appuya Andronic, qui avait, lui aussi, secoué sa torpeur et repris ses manières goguenardes.

— Mais aussi comme il était drôle, continua Ambroise en se frottant les mains, et comme il avait l'air bête avec son habit étriqué, sa toison ébouriffée et sa taille raide comme un piquet !... Ne dirait-on pas, Messieurs, qu'il avait un manche à balai planté quelque part ?

Et s'adressant à sa femme, qui revenait de fermer au verrou la porte extérieure de la maison :

— Eh bien ! Catherine, l'as-tu reconnu ton Adonis ?... Aujourd'hui, par exemple, vous n'étiez guère cousins ensemble ; il ne t'a pas seulement regardée en passant près de toi. Et cependant on dit que toutes les femmes sont proches parentes du diable... Oh ! la la ! Monsieur Marcel, quel bon tour vous avez joué à ma femme, et quelle pinte de bon sang vous venez de me faire faire, Tenez, tout docteur et tout sorcier que vous êtes, je vous proclame un brave et amusant compagnon, et je vous jure, ma fi ! que je vous aime tout plein.

— Vous n'avez pas à faire à un ingrat, Monsieur Ambroise, répliqua Marcel en s'emparant de la main qu'il lui tendait.

— Quel dommage, continua Ambroise avec un attendrissement réel, quel dommage qu'il faille acquitter sitôt et pour ne plus se revoir peut-être !... Oh ! tenez ! à cette idée d'une séparation si prochaine, maintenant que nous avons si **gaîment** renouvelé connaissance, je n'ai plus le cœur à rire, je vous le jure, et je donnerais...

— Vous êtes bien bon, Monsieur Ambroise, interrompit

Marcel en l'enveloppant affectueusement de son regard, mais il ne faut pas vous affecter pour cela. N'ai-je pas des pouvoirs extraordinaires ? Et si, comme je n'en doute pas, vous tenez à ce que nous nous voyions quelquefois, et même souvent, ne puis-je pas trouver cent moyens ?...

— Oh ! trouvez-en un seulement. S'il est bon, celui-là me suffira.

— Je crois en avoir déjà un qui me semble excellent, dit Marcel avec quelque hésitation.

— Dites-le donc vite, répliqua Ambroise avec feu.

— Mais il faut absolument qu'il vous plaise pour avoir toute son efficacité.

— Double raison pour que vous vous hâtiez de me le faire connaître.

— Eh bien ! alors, écoutez-moi.

VII. — *Où Marcel se dévoile et où tout s'explique.*

Pendant qu'Amhroise et Marcel s'entretenaient ainsi, Andronic, comprenant sans doute que son intervention serait superflue et pourrait même devenir préjudiciable à la réussite des projets de son ami, n'avait pas quitté la table, mais il y semblait uniquement occupé à grignoter quelques pièces de dessert et à faire de fréquents emprunts à l'immense bol de punch qu'il avait devant lui et qui, comme on l'a vu, avait joué son rôle dans la scène du fantôme.

De son côté, Catherine paraissait ne prêter aucune attention aux épanchements de Marcel et de son ami.

Elle avait rallumé les deux lampes, et, en la voyant aller et venir de la table au buffet, de la cuisine au cellier, on l'aurait dite complètement absorbée par le souci de desservir, de ranger les reliefs du repas et de mettre un peu d'ordre dans l'appartement.

Pendant, on le devine aisément, elle ne perdait pas un mot de la conversation, et, d'après les divers mouvements qui se produisaient dans sa physionomie à chacune de ses phases, il

était facile de deviner que cette conversation avait pour elle un puissant intérêt, et qu'elle y prenait plus de part qu'elle ne voulait le faire paraître.

L'activité physique qu'elle déployait en ce moment n'avait d'autre but évidemment que de dissimuler son agitation morale.

Ambroise, du reste, s'en inquiétait assez peu. À cette heure, il n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Marcel et se préoccupait exclusivement de la révélation qu'il venait de lui faire pressentir.

Aussi le trouvant trop lent au gré de son impatience, il crut devoir interrompre la courte méditation à laquelle le jeune homme paraissait se livrer, pour lui dire :

— Eh bien ! Monsieur Marcel, je vous écoute.

— Monsieur Ambroise, dit alors ce dernier avec une émotion qu'il cherchait vainement à dominer, pendant que j'étais enfant, j'avais, si vous ne l'avez pas oublié, la plus vive affection pour votre demoiselle.

L'absence, dix années passées sur les bancs des **collèges** et des Facultés, n'ont affaibli en rien ce sentiment.

En tous lieux et toujours l'image de M^{lle} Angélique est restée gravée en moi, et, si j'ai pu me préserver de certains écarts dans lesquels ne tombe que trop souvent la jeunesse livrée à elle-même, c'est en très-grande partie à la persistance de ce souvenir que je l'attribue.

Plus tard, étant allé passer quelques jours à Aix auprès de mon camarade Andronic, le hasard m'a fait me rencontrer avec

votre fille, et, en la voyant si belle, si bien élevée et douée de tant de qualités charmantes, je n'ai pu me défendre d'un sentiment plus tendre.

Plusieurs fois, je suis revenu à Aix pour la voir et chaque fois, je m'en suis retourné plus passionné, plus épris.

Bref, Monsieur Ambroise, j'aime, j'adore, j'idolâtre Angélique, et je sens là que, sans elle, il m'est impossible de vivre. Aussi viens-je vous dire nettement, franchement : Monsieur Ambroise, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes ?

— Je ne demande pas mieux, ma fi !

— Eh bien ! accordez-moi la main de vôtre demoiselle.

— Comment ! vous, Monsieur Marcel, un médecin, un savant, vous, le fils unique d'un des plus riches commerçants de Marseille, vous songeriez à épouser notre fille ?

— C'est le plus cher de mes vœux, c'est le plus ardent de mes désirs.

— Et votre père ?

— Je suis sûr d'avance de son acquiescement.

— Et ma fille ?

— C'est elle-même qui m'a autorisé à faire cette démarche. Tenez, lisez.

Et Marcel, dépliant une lettre qu'il avait dans son pourpoint, la présenta toute ouverte à Ambroise, qui, après l'avoir parcourue d'un coup d'œil, se prit à sourire et murmura entre ses dents :

— Oh ! la petite rusée !... voyez-vous ça ?... sainte

nitouche, va !... Pendant que nous la supposions entièrement absorbée par ses études, Mademoiselle s'occupait à se trouver un mari... et y parvenait... et un bon encore !... Allons, puisqu'elle a su si bien réussir là où nous redoutions si fort d'échouer, nous aurions tort de trop lui en vouloir. D'ailleurs ce qui est fait est fait...

Et s'adressant à Marcel :

— Tenez, Monsieur Teinturier, avec vous je n'irai pas par quatre chemins. Vous pensez bien que votre demande me flatte et que je serais heureux d'avoir un gendre tel que vous... Mais, voyez-vous...

— Quoi donc, Monsieur Ambroise ?...

— En cette matière, il n'y a ici qu'un seul maître, et ce maître... le voilà !... — acheva Ambroise en montrant sa femme qui revenait en ce moment du cellier. — Entendez-vous avec elle. Je ratifie d'avance tout ce que vous ferez ensemble. Pendant ce temps je vais à la cave tâcher de dénicher un vieux cognac sur le compte duquel je serais bien aise d'avoir votre avis... Venez-vous avec moi, Monsieur l'avocat ?...

— Comment donc ? — s'écria Andronic, qui recouvra tout-à-coup l'ouïe, la parole et des jambes. — Du cognac ?... et du vieux ?... Je n'y cours pas, j'y vole.

Catherine et Marcel purent ainsi se trouver seuls pour la première fois de la soirée.

Ils allèrent aussitôt l'un à l'autre, et, avant que Marcel eût pu commencer à parler, Catherine s'emparait de sa main, la baisait à plusieurs reprises, malgré sa résistance, et en même temps lui disait, les yeux humides et la voix tremblante

d'émotion :

— Oh ! Monsieur Marcel ! quel service vous venez de me rendre ! Vous m'avez sauvée, Monsieur Teinturier... sauvée ! ... Entre moi et cet homme que vous avez si adroitement fait sortir d'ici, qui m'amusait, j'en conviens, mais qui m'est odieux à présent, il ne s'est et ne se serait jamais rien passé de grave, je vous assure. Cependant je reconnais à cette heure combien j'avais été étourdie en le recevant si tard chez moi, et en acceptant son souper à l'insu de mon mari...

— Ne parlons plus de cela, Madame.

— Au contraire, continua Catherine avec explosion, parlons-en pour n'avoir plus à y revenir, car je me sens rougir de honte rien qu'en y pensant... Il est certain que ma légèreté pouvait avoir les plus terribles conséquences. Ambroise est bon comme le bon pain ; il m'aime de tout son cœur, et je le lui rends bien, je vous jure, mais il est jaloux et violent... Si ce soir il avait trouvé cet homme chez nous... tenez, j'en frémis !...il nous aurait rompu les os à tous les deux... Et puis, quel esclandre dans le pays ? Les apparences m'accusaient, j'étais perdue de réputation, et je sens que je n'aurais pas survécu à cette honte ! ... Et vous m'avez tirée de là, Monsieur Marcel !... Tenez ! vous m'avez sauvé plus que la vie, vous m'avez sauvé l'honneur...

— Madame, vous vous exagérez le...

— Non, non ! je vois les choses telles qu'elles sont, allez !... Je vous dois plus encore, je vous dois le repos de mon mari, et, avec l'estime du monde, l'estime de mon enfant. Laissez-moi donc vous en remercier à mon gré et croyez qu'à jamais je vous

en serai reconnaissante.

— Alors, interrogea Marcel en répondant à son étreinte et en la regardant avec un sourire dans lequel Catherine put lire son absolution, — alors vous ne me refuserez pas Angélique ?...

— Vous refuser Angélique ?... quelle question !... Puisque, — d'après ce que vous venez de dire à mon mari et dont je n'ai pas perdu un seul mot, — puisque vous aimez ma fille et que ma fille vous aime, de quel droit, pour quelle cause, tenterais-je de séparer ce que le cœur a réuni ?... Allez, Monsieur Marcel, Dieu fait bien ce qu'il fait. Vous êtes bon, Angélique est sage : vous êtes nés l'un pour l'autre. Mariez-vous donc, mes pressentiments de mère et d'amie me disent que vous serez aussi heureux que vous le méritez.

— Oh ! Madame ! s'écria Marcel en se jetant dans ses bras, c'est moi maintenant qui vous devrai de la reconnaissance. Aussi veuillez bien croire...

— À votre tour, Monsieur Marcel, ne parlez plus de cela. Ma fille est à vous, c'est entendu. Pour vous acquitter envers moi je ne vous demande qu'une chose.

— Quoi donc ?

— Comment avez-vous appris ou deviné que... mon voisin... ce soir ?... Enfin comment avez-vous pu savoir que... le souper était là — elle montrait le four — et l'homme... ici ? — elle montrait la ruelle du lit.

— Ah ! ah ! vous savez bien, répliqua Marcel en riant, que je ne suis pas plus devin que sorcier... Seulement votre plancher n'est pas de la première fraîcheur. Quelques planches en sont disjointes, et par là j'ai entendu d'abord, j'ai vu ensuite... voilà

tout le mystère.

— Ah ! je comprends actuellement. Et à vous dire la vérité vraie, je m'applaudis de toute mon âme qu'il en ait été ainsi.

— Sans doute !... Néanmoins, ajouta Marcel avec une tendre malice, de peur de nouvelles surprises, il faudra y faire passer le menuisier.

— Oh ! c'est parfaitement inutile maintenant, — reprit Catherine d'un air enjoué. — J'ai payé par trop d'angoisses mon imprudence de ce soir : je vous affirme qu'on ne m'y prendra plus. D'ailleurs vous serez là souvent, vous et ma chère Angélique, et avec semblable compagnie on peut aisément se passer de toute autre distraction.

Catherine achevait à peine ces paroles qu'Andronic et Ambroise rentrèrent dans la chambre portant, l'un la lumière, et l'autre un vieux flacon tout couvert de poussière et des toiles d'araignée.

— Eh bien ! interrogea aussitôt ce dernier, avez-vous réussi, Monsieur Marcel ?

— Complètement, répliqua Marcel, M^{me} Catherine consent à tout. N'est-ce pas, chère dame ?

— Et de grand cœur encore ! répondit la mère d'Angélique, heureuse doublement de pouvoir à si peu de frais assurer le bonheur de ma fille et de Monsieur.

— Te voilà donc de la famille, — dit Andronic à Marcel en lui secouant cordialement la main. C'est fâcheux vraiment que M^{lle} Angélique soit fille unique ; puisque le nid est si bon, j'aurais profité de l'occasion pour faire une seconde demande.

À quand la noce maintenant ?

— Cela regarde M. Marcel, répondit Ambroise.

— En ce cas, au plus tôt, conclut Marcel.

— Au plus tôt, répéta Ambroise, mais cette fois, c'est moi qui me charge du repas.

— Comment ! objecta Andronic, vous avez quelque reproche à faire à la cuisine de Satan ?...

— Oh ! non, pour sûr. Je la déclare même excellente. Mais, malgré moi, je ne peux m'y faire, et je vous avouerai franchement que le repas de noce perdrait pour moi la moitié de ses charmes, si, comme celui de ce soir, de l'enfer il nous arrivait.

— À votre guise, beau-père. On vous laissera carte blanche.

— C'est donc entendu. Laissez-moi faire, et Catherine vous prouvera que, pour avoir un bon dîner, il n'est nul besoin que le diable y mette sa griffe.

VIII. — *Ce que deviennent nos personnages.*

Un mois après, Marcel épousait la belle Angélique, au grand ébahissement et surtout à la grande jalousie des commères de Septêmes.

Ambroise était rayonnant. Il contemplait tour-à-tour Angélique et Marcel avec une sorte d'admiration, et semblait dire aux habitants du pays rassemblés pour voir passer les nouveaux mariés :

— Qu'en dites-vous, voisins ? voilà qui n'est pas piqué des vers, — j'espère. Qui donc à une fille plantée comme celle-là et un gendre ficelé comme le mien ?...

Catherine pensait absolument de même ; mais elle le dissimulait beaucoup mieux. Depuis l'aventure du diable elle se montrait en tout plus sérieuse et plus réservée qu'auparavant.

Chose qui étonna tout le monde et dont Marcel et Andronic avaient seuls le secret, le jour de la noce, elle ne chercha à éblouir personne par sa mise. Sa toilette était de bon goût, mais de la plus grande simplicité, et l'on dit qu'elle n'en était que

plus avenante.

Ambroise remarqua aussi que lorsqu'elle passa devant la boutique du barbier, en allant et en revenant de l'église, elle ne détourna pas les yeux devant ce dernier, qui faisait des pieds et des mains pour la voir, et que son regard pour lui fut aussi indifférent que pour le commun des spectateurs.

Le barbier ne résista pas à ce dernier coup. Quelque temps après il quittait Septèmes et allait du côté de Rognac porter son peigne et ses plats-à-barbe.

Marcel, au contraire, acheta de grands biens dans la banlieue du village, en fit une très-belle propriété et prit l'habitude d'y aller passer toute la belle saison, faisant de la médecine en amateur, c'est-à-dire par simple humanité et continuant de s'occuper de sciences physiques avec passion. Son cabinet était justement renommé dans la contrée ; et les gens du pays ne passaient sous ses fenêtres qu'en faisant un grand signe de croix.

Inutile de demander s'il fut heureux. Il aimait sa femme à l'idolâtrie, et, de son côté, Angélique l'adorait. Ils eurent deux enfants, aussi charmants qu'eux-mêmes, et purent les voir établir, car ils moururent tous deux dans un âge très-avancé.

Ambroise et Catherine coulèrent également des jours filés d'or et de soie auprès de leur fille, de leur gendre et de leurs deux petits enfants ; mais on remarquait avec étonnement que, contrairement à ses habitudes d'autrefois, Ambroise ne voulait pas plus entendre parler du diable que Catherine de son ancien amoureux.

Quant à Andronic, il s'établit à Marseille et y acquit bientôt

un grand renom d'éloquence et d'habileté. Il fit payer à poids d'or, — et même d'avance, — ses plaidoiries et ses conseils, et amassa ainsi une fortune considérable. Il se maria à son tour et laissa une nombreuse postérité.

Les Grippeforts sont encore très-nombreux à Marseille.

JACQUES SINCÈRE.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Ernest-Mtl

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)